

L'enfance au temps de la guerre froide *The Butcher Boy* de Neil Jordan

Philippe Gajan

Numéro 92, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1998). Compte rendu de [L'enfance au temps de la guerre froide / *The Butcher Boy* de Neil Jordan]. *24 images*, (92), 46–46.

The Butcher Boy de Neil Jordan

L'ENFANCE AU TEMPS DE LA GUERRE FROIDE

PAR PHILIPPE GAJAN



Eamonn Owens et Stephen Rea.

Inclassable Neil Jordan! À *Michael Collins*, fresque historique sur le leader indépendantiste irlandais des années 20, succède un film qui prend la forme d'une chronique de l'enfance délinquante: un petit village irlandais dans les années 60, un père alcoolique (joué par Stephen Rea, l'acteur fétiche du cinéaste), une mère dépressive, une institution religieuse de placement sur fond de pédophilie... Tous les ingrédients semblent donc réunis pour un pamphlet appuyé sur le déterminisme social. Prétexte que tout cela, puisque le cinéaste multiplie les pistes, mais surtout les jalonne de symboles de la grande paranoïa anticommuniste de la guerre froide.

Un enfant et la société dans laquelle il vit ont ici en partage une vision du monde ainsi que le lent processus clinique de la descente aux enfers de la folie. L'écran de télévision, objet de convoitise s'il en est, déverse des images de champignons atomiques, des films de science-fiction ou encore des séries américaines telles que *The Fugitive*, et tout naturellement l'enfant s'en imprègne. Il commence alors, de façon intermittente tout d'abord, puis progressivement de manière plus prononcée, un hallucinant dialogue paranoïaque avec un autre lui-même. Mais la force du film est de tabler constamment sur la part de jeu que renferme cette folie naissante. Ainsi, l'autre source principale d'inspiration du jeune homme est

l'imagerie catholique (c'est quand même l'Irlande!), ce qu'illustre l'apparition qu'il a de la Vierge Marie (qui prend les traits de Sinead O'Connor!) sans que l'on sache très bien s'il n'y a pas eu manipulation consciente de sa part afin d'asseoir son ascendance sur ses condisciples ou améliorer sa réputation auprès des pères. Pourtant, nul doute qu'il ne vive une lutte intérieure, qui se cristallise d'ailleurs sur la trahison supposée de son meilleur ami. Ses valeurs, et notamment sa faculté de distinguer le bien du mal, déjà fortement ébranlées, se désagrègent alors totalement. Mais encore une fois, il est difficile de faire la part des choses et de reconnaître le jeune homme coupable, victime ou encore irresponsable.

En fait, son parcours pourrait peut-être se lire comme la métaphore de l'histoire de l'Irlande. Essentiellement rural dans les années 60, encore fortement sous influence catholique, ce pays s'ouvre au monde extérieur par le biais de l'écran cathodique en pleine guerre froide, situation encore accentuée par les liens privilégiés qu'il a établis avec les États-Unis, à la faveur de vagues d'émigration successives. Dès lors, pourquoi ne pas voir en *The Butcher Boy* la tentative de représenter la frustration et la peur inconsciente d'un peuple qui vit une période de transition? Laissons cependant de côté ces supputations somme toute assez gratuites pour poser que c'est tout le méri-

te de Neil Jordan d'avoir livré un film suffisamment ambigu pour que l'on ne puisse l'étiqueter drame, comédie, film d'horreur ou encore conte fantastique, ou trancher pour une explication plutôt qu'une autre. Son film est riche de sens, et il emprunte de nombreuses pistes que le spectateur peut ou non choisir de suivre. Alors que l'on connaît déjà le goût de ce cinéaste pour le fantastique — *The Company of Wolves* ou *Interview With a Vampire* sont là pour en témoigner —, force est de constater qu'il a le don de mêler les cartes. Il suffit pour cela de penser à *The Crying Game* et à l'orientation totalement surprenante que prend la seconde partie de ce film. La perversité étant l'un des thèmes qui parcourt cette œuvre, pourquoi ne pas voir alors dans *The Butcher Boy* et ses nombreux clins d'œil, un amalgame habile de tous ces courants? La Vierge comme émanation du fantastique, la folie comme perversité... Décidément, nous ne sommes pas loin de *Breaking the Waves* à la sauce catholique. ■

THE BUTCHER BOY

Irlande-États-Unis 1998. Ré.: Neil Jordan. Scé.: Jordan et Patrick McCabe (d'après son roman). Ph.: Adrian Biddle. Mont.: Tony Lawson. Mus.: Elliot Goldenthal. Int.: Stephen Rea, Fiona Shaw, Eamonn Owens, Sinead O'Connor. 124 minutes. Couleur. Dist.: Warner.